

éblouir par sa magnificence, devient excessivement froide, lorsqu'elle est sans harmonie, lorsque les prétentions de l'auteur paroissent trop à découvert, et, pour me servir de l'expression de Sophocle, lorsqu'il enfle ses joues avec excès, pour souffler dans une petite flûte¹. Le style de quelques orateurs est insoutenable, par la multiplicité des vers et des mots composés qu'ils empruntent de la poésie². D'un autre côté, Alcidas nous dégoûte par une profusion d'épithètes oiseuses, et Gorgias par l'obscurité de ses métaphores tirées de si loin³.

La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos ames. Riez de ces auteurs qui confondent le style forcé avec le style fort, et qui se donnent des contorsions pour enfanter des expressions de génie. L'un d'entre eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre les vaisseau d'Ulysses, dit: "On voyoit paître tranquillement les chèvres sur ce rocher, pendant qu'il fendoit les airs⁴."

Je me suis souvent apperçu, dis-je, de l'abus des figures; et peut-être faudroit-il les bannir de la prose, comme font quelques auteurs modernes⁵. Les mots propres, répondit-Euclide, forment le langage de la raison; les expressions figurées, celui de la passion. La

¹ Lengin. de subl. §. 3.

² Demetr. Phaler. de elocut. c. 117.

³ Aristot. rhetor. lib. 3.

c. 3. t. 2. p. 587.

⁴ Demetr. Phaler. de elocut. c. 115.

⁵ Id. ibid. c. 67.

raison peut dessiner un tableau, et l'esprit y répandre quelques légers ornemens; il n'appartient qu'à la passion de lui donner le mouvement et la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager ses émotions, appelle toute la nature à son secours, et se fait une langue nouvelle. En découvrant parmi les objets qui nous entourent, des traits de ressemblance ou d'opposition, elle accumule rapidement des figures, dont les principales se réduisent à une seule, que j'appelle similitude. Si je dis: *Achille s'élançe comme un lion*, je fais une comparaison. Si, en parlant d'Achille, je dis simplement: *Ce lion s'élançe*, je fais une métaphore¹. *Achille plus léger que le vent*, c'est une hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de Thersite, vous aurez un antithèse. Ainsi la comparaison rapproche deux objets; la métaphore les confond; l'hyperbole et l'antithèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés.

Les comparaisons conviennent à la poésie plutôt qu'à la prose²; l'hyperbole et l'antithèse aux oraisons funèbres et aux panégyriques plutôt qu'aux harangues et aux plaidoyers. Les métaphores sont essentielles à tous les genres et à tous les styles. Elles donnent à la diction un air étranger; à l'idée la plus com-

¹ Aristot. rhetor. lib. 3. c. 4. t. 2. p. 588.

² Id. ibid. lib. 3. De-

metr. Phaler. de elocut. c. 90.

mune, un air de nouveauté ¹. Le lecteur reste un moment suspendu, et bientôt il saisit, à travers ces voiles légers, les rapports qu'on ne lui cacheoit, que pour lui donner la satisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur assimiler la vieillesse à la paille ², à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant stérile et près de se réduire en poudre. Mais on adopta cet emblème, parce qu'il peint d'un seul trait le passage de la jeunesse florissante à l'infructueuse et fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, et qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès, en employant la même figure: bientôt elle ira se confondre avec les mots ordinaires, comme tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées, dans toutes les langues, et surtout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire, des mœurs après, l'œil de la vigne* ³, ont perdu leur considération en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, la chose en action. Voyez comme tout s'anime sous le pinceau d'Homère; la lance est *avide* du sang de l'ennemi, le trait *impatient* de le frapper ⁴.

¹ Aristot. rhetor. lib. 3. c. 2. t. 2. p. 585.

² Id. ibid. lib. 3. c. 10. t. 2. p. 593.

³ Demetr. Phaler. de elocut. c. 87 et 88.

⁴ Aristot. rhetor. lib. 3. c. 11. t. 2. p. 595.

Préférez, dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit: *L'Aurore aux doigts de rose*, parce qu'il s'étoit peut-être aperçu que la nature répand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose, qui l'embellissent encore. Que deviendrait l'image, s'il avoit dit: *L'Aurore aux doigts de pourpre* ¹?

Que chaque figure présente un rapport juste et sensible. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit: *Noire jeunesse a péri dans le combat; c'est comme si on avoit dépouillé l'année de son printemps* ². Ici l'analogie est parfaite; car la jeunesse est aux différens périodes de la vie, ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euripide: *La rame souveraine des mers*, parce qu'un titre si brillant ne convient pas à un pareil instrument ³. On condamne encore cette autre expression de Gorgias: *Vous moissonnez avec douleur ce que vous avez semé avec honte* ⁴, sans doute, parce que les mots *semier* et *moissonner* n'ont été pris jusqu'à présent dans le sens figuré, que par les poètes. Enfin on désapprouve Platon, lorsque, pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit point avoir de murailles, il dit qu'il faut

¹ Aristot. rhetor. lib. 3. cap. 2. p. 786.

² Id. ibid. c. 10. p. 594.

³ Id. ibid. c. 2. p. 586.

⁴ Id. ibid. cap. 3. t. 2. p. 587.

en laisser dormir les murailles couchées par terre ¹.

Euclide s'étendit sur les divers ornemens du discours. Il me cita des réticences heureuses, des allusions fines, des pensées ingénieuses, des réparties pleines de sel ² *. Il convint que la plupart de ces formes n'ajoute rien à nos connoissances, et montrent seulement avec quelle rapidité l'esprit parvient aux résultats, sans s'arrêter aux idées intermédiaires. Il convint aussi que certaines manières de parler sont tour-à-tour approuvées et rejetées par des critiques également éclairés.

Après avoir dit un mot sur la manière de régler la voix et le geste, après avoir rappelé que Démosthène regarde l'action comme la première, la seconde et la troisième qualité de l'orateur ³ : Par-tout, ajouta-t-il, l'éloquence s'assortit au caractère de la nation. Les Grecs de Carie, de Mysie et de Phrygie sont grossiers encore, et ne semblent connoître d'autre mérite que le luxe des Satrapes auxquels ils sont asservis : leurs orateurs déclament, avec des intonations forcées, des harangues surchargées d'une abondance fastidieuse ⁴. Avec des mœurs sévères et le jugement sain, les Spar-

¹ Plat. de leg. lib. 6. t. 2. p. 778. Longin. de subl. §. 3.

² Aristot. ibid. cap. II. t. 2. p. 596. Demetr. Phaler. de elocut. c. 271.

* Voyez la note à la fin du volume.

³ Cicer. de clar. orat. c. 38. p. 368.

⁴ Id. orat. c. 8. t. I. p. 425; c. 18. p. 433.

tiates ont une profonde indifférence pour toute espèce de faste : ils ne disent qu'un mot, et quelquefois ce mot renferme un traité de morale ou de politique.

Qu'un étranger écoute nos bons orateurs, qu'il lise nos meilleurs écrivains, il jugera bientôt qu'il se trouve au milieu d'une nation polie, éclairée, sensible, pleine d'esprit et de goût. Il trouvera dans tous, le même empressement à découvrir les beautés convenables à chaque sujet, la même sagesse à les distribuer; il trouvera presque toujours ces qualités estimables, relevées par des traits qui réveillent l'attention, par des grâces piquantes qui embellissent la raison ¹.

Dans les ouvrages même où règne la plus grande simplicité, combien sera-t-il étonné d'entendre une langue que l'on confondroit volontiers avec le langage le plus commun, quoiqu'elle en soit séparée par un intervalle considérable! Combien le sera-t-il d'y découvrir ses charmes ravissans, dont il ne s'apercevra qu'après avoir vainement essayé de les faire passer dans ses écrits ²!

Je lui demandai quel étoit celui des auteurs qu'il proposoit pour modèle du style. Aucun en particulier, me répondit-il, tous en général ³. Je n'en cite aucun personnellement, parce que

¹ Cicer. orat. cap. 9. t. I. p. 426. Id. de opt. gen. orat. ib. p. 541. Quintil. l. 6. c. 3. p. 373 et 395.

² Cicer. orat. cap. 23. t. I. p. 438.

³ Id. ibid. c. 9. p. 426.

deux de nos écrivains qui approchent le plus de la perfection, Platon et Démosthène, péchent quelquefois, l'un par excès d'ornemens ¹, l'autre par défaut de noblesse ². Je dis tous en général, parce qu'en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non seulement on apprend à colorer sa diction ³, mais on acquiert encore ce goût exquis et pur qui dirige et juge les productions du génie; sentiment rapide, et tellement répandu parmi nous, qu'on le prendroit pour l'instinct de la nation.

Vous savez en effet avec quel mépris elle rejette tout ce qui, dans un discours, manque de correction et d'élégance; avec quelle promptitude elle se récrie, dans ses assemblées, contre une expression impropre, ou une intonation fautive; combien nos orateurs se tourmentent pour contenter des oreilles si délicates et si sévères ⁴. Elles se révoltent, lui dis-je, quand ils manquent à l'harmonie, nullement quand ils blessent la bienséance. Ne les voit-on pas tous les jours s'accabler de reproches sanglans, d'injures sales et grossières? Quels sont les moyens dont se servent quelques-uns d'entre eux pour exciter l'admiration? le fréquent usage des hyperboles ⁵; l'éclat de l'antithèse et de

¹ Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6. p. 758.

² Æschin. de fals. leg. p. 412. Cicer. orat. cap. 8. p. 426.

³ Cicer. de orat. lib. 2.

c. 14. t. I. p. 205.

⁴ Id. ibid. cap. 8. t. I. p. 425.

⁵ Aristot. rhetor. lib. 2. c. II. t. 2. p. 597.

tout le faste oratoire ¹, des gestes et des cris forcenés ².

Euclide répondit que ces excès étoient condamnés par les bons esprits. Mais, lui dis-je, le sont-ils par la nation? Tous les ans au théâtre, ne préfère-t-elle pas des pièces détestables à des pièces excellentes ³? Des succès passagers et obtenus par surprise ou par intrigue, me dit-il, n'assurent pas la réputation d'un auteur. Une preuve, repris-je, que le bon goût n'est pas général parmi vous, c'est que vous avez encore de mauvais écrivains. L'un, à l'exemple de Gorgias, répand avec profusion, dans sa prose, toutes les richesses de la poésie ⁴. Un autre dresse, arrondit, équarrit, alonge des périodes dont on oublie le commencement, avant que de parvenir à la fin ⁵. D'autres poussent l'affectation jusqu'au ridicule, témoin celui qui ayant à parler d'un centaure, l'appelle un homme à cheval sur lui-même ⁶.

Ces auteurs, me dit Euclide, sont comme les abus qui se glissent par-tout; et leurs triomphes, comme les songes qui ne laissent que des regrets. Je les exclus, ainsi que leurs admirateurs, de cette nation dont j'ai vanté le

¹ Isocr. panath. t. 2. p. 181.

² Æschin. in Timarch. p. 264. Plut. in Nic. t. I. p. 528.

³ Aul. Gell. l. 17. c. 4.

⁴ Aristot. rhetor. l. 3. c. I. t. 2. p. 584.

⁵ Demetr. Phaler. de elocut. c. 4.

⁶ Id. ibid. c. 191.

goût, et qui n'est composée que de citoyens éclairés. Ce sont eux qui, tôt ou tard, fixent les décisions de la multitude¹; et vous conviendrez qu'ils sont en plus grand nombre, parmi nous, que par-tout ailleurs.

Il me semble que l'éloquence est parvenue à son plus haut période². Quel sera désormais son destin? Il est aisé de le prévoir, lui dis-je; elle s'amollira, si vous êtes subjugués par quelque puissance étrangère³; elle s'anéantiroit, si vous l'étiez par la philosophie. Mais heureusement vous êtes à l'abri de ce dernier danger. Euclide entrevit ma pensée, et me pria de l'étendre. A condition, répondis-je, que vous me pardonneriez mes paradoxes et mes écarts.

J'entends par philosophie, une raison souverainement éclairée. Je vous demande si les illusions qui se sont glissées dans le langage ainsi que dans nos passions, ne s'évanouiroient pas à son aspect, comme les fantômes et les ombres à la naissance du jour.

Prenons pour juge un des génies qui habitent les sphères célestes, et qui ne se nourrissent que des vérités pures. Il est au milieu de nous; je mets sous ses yeux un discours sur la morale; il applaudit à la solidité des principes, à la clarté des idées, à la force des

¹ Lucian. in Hemorf. t. I. c. 2. p. 853.

² Theophr. ap. Phot. biblioth. p. 394.

³ Cicer. de clar. orat. cap. 9. t. I. p. 844. Id. de

orat. l. 2. c. 23. p. 214.

preuves, et à la propriété des termes. Cependant, lui dis-je, ce discours ne réussira point, s'il n'est traduit dans la langue des orateurs. Il faut symétriser les membres de cette période, et déplacer un mot dans cette autre, pour en tirer des sons plus agréables¹. Je ne me suis pas toujours exprimé avec assez de précision; les assistans ne me pardonneroient pas de m'être méfié de leur intelligence. Mon style est trop simple; j'aurois dû l'éclairer par des points lumineux². Qu'est-ce que ces points lumineux, demande le génie?—Ce sont des hyperboles, des comparaisons, des métaphores, et d'autres figures destinées à mettre les choses fort au dessus, ou fort au dessous de leur valeur³.

Ce langage vous étonne sans doute; mais nous autres hommes, sommes faits de manière que pour défendre, même la vérité, il nous faut employer le mensonge. Je vais citer quelques-unes de ces figures, empruntées la plupart des écrits des poètes, où elles sont destinées à grands traits, et d'où quelques orateurs les transportent dans la prose. Elles feront l'ornement d'un éloge dont voici le commencement:

Je vais rendre le nom de mon héros à jamais

¹ Demetr. Phaler. de elocut. c. 139. c. 25. p. 440. Id. de clar. orat. c. 79. d. 402.

² Cicer. de orat. lib. 3. c. 25. t. I. p. 303. Id. orat.

³ Quintil. lib. 9. cap. 2. p. 547.

célèbre parmi tous les hommes¹. Arrêtez, dit le génie; pouvez-vous assurer que votre ouvrage sera connu et applaudi dans tous les temps et dans tous les lieux? Non, lui dis-je, mais c'est une figure. Ses aïeux qui furent l'œil de la Sicile², s'établirent auprès du mont Etna, colonne du ciel³. J'entends le génie qui dit tout bas: Le ciel appuyé sur un petit rocher de ce petit globe qu'on appelle la terre! quelle extravagance! Des paroles plus douces que le miel coulent de ses lèvres⁴; elles tombent sans interruption, comme ces flocons de neige qui tombent sur la campagne⁵. Qu'ont de commun les paroles avec le miel et la neige, dit le génie? Il a cueilli la fleur de la musique⁶, et sa lyre éteint la foudre embrasée⁷. Le génie me regarde avec étonnement, et je continue: Il a le regard et la prudence de Jupiter, l'aspect terrible de Mars, et la force de Neptune⁸; le nombre des beautés dont il a fait la conquête, égale le nombre des feuilles des arbres, et celui des flots qui viennent successivement expirer sur le rivage de la mer⁹. A ces mots, le génie disparoît, et s'envole au séjour de la lumière.

Quoiqu'on pût vous reprocher, me dit Eu-

¹ Isocr. in Evag. t. 2.

² Pind. olymp. 2. v. 17.

³ Id. pyth. 1. v. 36.

⁴ Homer. iliad. lib. I.

v. 249.

⁵ Id. ibid. 1. 3. v. 222.

⁶ Pind. olymp. 1. v. 22.

⁷ Id. pyth. 1. v. 8.

⁸ Homer. iliad. 2. v. 169

et 478. Eustath. t. 1.

⁹ Anacr. od. 32.

clide, d'avoir entassé trop de figures dans cet éloge, je conçois que nos exagérations falsifient nos pensées ainsi que nos sentimens, et qu'elles effaroucheroient un esprit qui n'y seroit pas accoutumé. Mais il faut espérer que notre raison ne restera pas dans une éternelle enfance. Ne vous en flattez pas, répondez-je; l'homme n'auroit plus de proportion avec le reste de la nature, s'il pouvoit acquérir les perfections dont on le croit susceptible.

Supposez que nos sens devinssent infiniment exquis, la langue ne pourroit soutenir l'impression du lait et du miel, ni la main s'appuyer sur un corps sans en être blessé; l'odeur de la rose nous feroit tomber en convulsions; le moindre bruit déchireroit nos oreilles, et nos yeux apercevraient des rides affreuses sur le tissu de la plus belle peau. Il en est de même des qualités de l'esprit: donnez-lui la vue la plus perçante, et la justesse la plus rigoureuse; combien seroit-il révolté de l'impuissance et de la fausseté des signes qui représentent nos idées! Il se feroit sans doute une autre langue; mais que deviendrait celle des passions, que deviendrait les passions elles-mêmes, sous l'empire absolu d'une raison si pure et si austère? Elles s'éteindraient ainsi que l'imagination, et l'homme ne seroit plus le même.

Dans l'état où il est aujourd'hui, tout ce qui sort de son esprit, de son cœur et de ses mains, n'annonce qu'insuffisance et besoins,

Renfermé dans des limites étroites, la nature le punit avec rigueur, dès qu'il veut les franchir. Vous croyez qu'en se civilisant, il a fait un grand pas vers la perfection; qu'a-t-il donc gagné? De substituer dans l'ordre général de la société, des lois faites par des hommes, aux lois naturelles, ouvrage des dieux; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité; dans la politesse, les manières au sentiment. Ses goûts se sont tellement pervertis à force de s'épurer, qu'il s'est trouvé contraint de préférer, dans les arts, ceux qui sont agréables à ceux qui sont utiles; dans l'éloquence, le mérite du style à celui des pensées¹; par-tout, l'artifice à la vérité. J'ose le dire, les peuples éclairés n'ont sur nous d'autre supériorité, que d'avoir perfectionné l'art de feindre, et le secret d'attacher un masque sur tous les visages.

Je vois par-tout ce que vous m'avez dit, que la rhétorique ne se propose pas d'autre fin, et qu'elle n'y parvient qu'en appliquant aux paroles, des tons et des couleurs agréables. Aussi, loin d'étudier ses préceptes, je m'en tiendrai, comme j'ai fait jusqu'à présent, à cette réflexion d'Aristote. Je lui demandois à quels signes on reconnoît un bon ouvrage; il me répondit: S'il est impossible d'y rien ajouter, et d'en retrancher la moindre chose².

¹ Aristot. rhetor. lib. 3.
c. 1. t. 2. p. 584.

² Id. de mor. l. 2. c. 5.
t. 2. p. 22.

Après avoir discuté ces idées avec Euclide, nous sortîmes, et nous dirigeâmes notre promenade vers le Lycée. Chemin faisant, il me montra une lettre qu'il venoit de recevoir d'une femme de ses amies, et dont l'orthographe me parut vicieuse; quelquefois l'*é* s'y trouvoit remplacé par un *i*, le *d* par un *z*. J'ai toujours été surpris, lui dis-je, de cette négligence de la part des Athéniennes. Elles écrivent, répondit-il, comme elles parlent, et comme on parloit autrefois¹. Il s'est donc fait, repris-je, des changemens dans la prononciation? En très grand nombre, répondit-il; par exemple, on disoit anciennement *himéra* (jour), après on a dit *héméra*, le premier *é* fermé; ensuite *héméra*, le premier *è* ouvert.

L'usage, pour rendre certains mots plus sonores ou plus majestueux, retranche des lettres, en ajoute d'autres, et par cette continuité d'altérations, ôte toute espérance de succès à ceux qui voudroient remonter à l'origine de la langue². Il fait plus encore: il condamne à l'oubli des expressions dont on se servoit communément autrefois, et qu'il seroit peut-être bon de rajeunir.

En entrant dans la première cour du Lycée, nous fûmes attirés par des cris perçans qui venoient d'une des salles du gymnase. Le

¹ Plat. in Cratyl. t. 1.
p. 418.

Plat. ibid. et p. 414. Sext.
Empir. adv. gramm. l. 1.
² Lys. in Theomn. p. 18. c. 1. p. 234.

rhéteur Léon, et le sophiste Pythodore s'étoient engagés dans une dispute très vive. Nous eûmes de la peine à percer la foule. Approchez, nous dit le premier; voilà Pythodore qui soutient que son art ne diffère pas du mien, et que notre objet à tous deux est de tromper ceux qui nous écoutent. Quelle prétention de la part d'un homme qui devoit rougir de porter le nom de sophiste!

Ce nom, répondit Pythodore, étoit honorable autrefois: c'est celui dont se paroiént tous ceux qui, depuis Solon jusqu'à Périclès, consacrèrent leur temps à l'étude de la sagesse; car au fond, il ne désigne pas autre chose. Platon voulant couvrir de ridicule quelques-uns de ceux qui en abusoient¹, parvint à le rendre méprisable parmi ses disciples. Cependant je le vois tous les jours appliquer à Socrate², que vous respectez sans doute, et à l'orateur Antiphon, que vous faites profession d'estimer³. Mais il n'est pas question ici d'un vain titre. Je le dépose en votre présence, et je vais, sans autre intérêt que celui de la vérité, sans autres lumières que celles de la raison, vous prouver que le rhéteur et le sophiste emploient les mêmes moyens pour arriver au même but.

J'ai peine à retenir mon indignation, re-

¹ Plat. in Gorg., in Protag., in Hipp., etc.

² Æschin. in Timarch.

p. 287.

³ Xenoph. memor. l. I.

p. 729.

prit Léon: quoi! de vils mercenaires, des ouvriers en paroles¹, qui habituent leurs disciples à s'armer d'équivoques et de sophismes, et à soutenir également le pour et le contre, vous osez les comparer à ces hommes respectables qui apprennent à défendre la cause de l'innocence dans les tribunaux, celle de l'état dans l'assemblée générale, celle de la vertu dans les discours qu'ils ont soin de lui consacrer! Je ne compare point les hommes, dit Pythodore; je ne parle que de l'art qu'ils professent. Nous verrons bientôt si ces hommes respectables ne sont pas plus à redouter que les plus dangereux sophistes.

Ne convenez-vous pas que vos disciples et les miens, peu soigneux de parvenir à la vérité, s'arrêtent communément à la vraisemblance²?—Oui; mais les premiers fondent leurs raisonnemens sur de grandes probabilités, et les seconds sur des apparences frivoles.—Et qu'entendez-vous par le probable?—Ce qui paroît tel à tous les hommes, ou à la plupart des hommes³.—Prenez garde à votre réponse; car il suivroit de là que ces sophistes dont l'éloquence entraînoit les suffrages d'une nation, n'avançoient que des propositions probables.—Ils n'éblouissoient que la multitude; les sages se garantissoient de l'illusion.

¹ Muesarch. ap. Cicer. c. 2. t. 2. p. 514. et 517; de orat. l. I. c. 18. t. I. l. 3. c. 1. p. 584.

p. 148.

³ Aristot. topic. lib. I.

² Aristot. rhetor. lib. I. t. I. p. 180.

C'est donc au tribunal des sages, demanda Pythodore, qu'il faut s'en rapporter, pour savoir si une chose est probable ou non?—Sans doute, répondit Léon; et j'ajoute à ma définition, qu'en certains cas, on doit regarder comme probable, ce qui est reconnu pour tel par le plus grand nombre des sages, ou du moins par les plus éclairés d'entre eux¹. Etes-vous content?—Il arrive donc quelquefois que le probable est si difficile à saisir, qu'il échappe même à la plupart des sages, et ne peut être démêlé que par les plus éclairés d'entre eux?—A la bonne heure.—Et quand vous hésitez sur la réalité de ces vraisemblances, imperceptibles presque à tout le monde, allez-vous consulter ce petit nombre de sages éclairés?—Non, je m'en rapporte à moi-même, en présumant leur décision. Mais que prétendez-vous conclure de ces ennuyeuses subtilités?

Le voici, dit Pythodore, que vous ne vous faites aucun scrupule de suivre une opinion, que de votre propre autorité vous avez rendue probable; et que les vraisemblances trompeuses suffisent pour déterminer l'orateur ainsi que le sophiste².—Mais le premier est de bonne foi, et l'autre ne l'est pas.—Alors ils ne différeroient que par l'intention; c'est en effet ce qu'ont avoué des écrivains-philosophes³.

¹ Arist. topic. l. I. c. I. t. 2. p. 581.
t. I. p. 180. ³ Id. ibid. lib. I. cap. I.
² Id. rhetor. l. 2. c. 24. t. 2. p. 514.

je veux néanmoins vous ôter encore cet avantage.

Vous accusez les sophistes de soutenir le pour et le contre : je vous demande si la rhétorique, ainsi que la dialectique, ne donnent pas des règles pour défendre avec succès deux opinions contraires¹?—J'en conviens; mais on exhorte le jeune élève à ne point abuser de cette voie² : il doit la connoître pour éviter les pièges qu'un ennemi adroit pourroit semer autour de lui³.—C'est-à-dire, qu'après avoir mis entre les mains d'un jeune homme un poignard et un épée, on lui dit : Lorsque l'ennemi vous serrera de près, et que vous serez fortement remué par l'intérêt, l'ambition et la vengeance, frappez avec un de ces instrumens, et ne vous servez pas de l'autre, quand même il devroit vous donner la victoire⁴. J'admirerois cette modération; mais pour nous assurer s'il peut en effet l'exercer, nous allons le suivre dans le combat, ou plutôt souffrez que je vous y conduise moi-même.

Supposons que vous soyez chargé d'accuser un homme dont le crime n'est pas avéré, et qu'il me soit permis de vous rappeler les leçons que les instituteurs donnent tous les jours à leurs élèves, je vous dirai : Votre pre-

¹ Aristot. rhetor. Cicer. de orat. l. 2. c. 7 et 53, t. I. p. 199 et 243. ³ Arisot. rhetor. lib. I. c. I. t. 2, p. 514.
² Plat. in Gorg. t. I. p. 457. ⁴ Cicer. de orat. lib. 2. c. 14. t. I. p. 293.

mier objet est de persuader ¹; et pour opérer cette persuasion, il faut plaire et toucher ². Vous avez de l'esprit et des talents, vous jouissez d'une excellente réputation; tirons parti de ces avantages ³. Ils ont déjà préparé la confiance ⁴; vous l'augmenterez en semant dans l'exorde et dans la suite du discours, des maximes de justice et de probité ⁵; mais sur-tout en flattant vos juges, dont vous aurez soin de relever les lumières et l'équité ⁶. Ne négligez pas les suffrages de l'assemblée; il vous sera facile de les obtenir. Rien de si aisé, disoit Socrate, que de louer les Athéniens au milieu d'Athènes; conformez-vous à leur goût, et faites passer pour honnête tout ce qui est honoré ⁷.

Suivant le besoin de votre cause, rapprochez les qualités des deux parties, des qualités bonnes ou mauvaises qui les avoisinent; exposez dans le plus beau jour le mérite réel ou imaginaire de celui pour qui vous parlez; excusez ses défauts, ou plutôt, annoncez-les comme des excès de vertu; transformez l'insolence en grandeur d'ame, la témérité en cou-

¹ Aristot. *ibid.* cap. 2. p. 515.

² *Id.* *ibid.* lib. 3. c. 1. t. 2. p. 584. Cicér. de opt. gen. orat. c. 1. t. 1. p. 541. Quintil. 1. 3. c. 5. p. 154.

³ Aristot. *ibid.* l. 1. c. 2. p. 515.

⁴ Aristot. *rhetor.* l. 2. t. 2. p. 532.

cap. 1. t. 2. p. 547; *Id.* *rhetor.* Ad Alexandr. p. 650.

⁵ *Id.* *rhetor.* l. 1. c. 9. t. 2. p. 530; etc.

⁶ *Id.* *ibid.* ad Alexandr. c. 37. t. 2. p. 643.

⁷ *Id.* *ibid.* lib. 1. c. 9. t. 2. p. 532.

rage, la prodigalité en libéralité, les fureurs de la colère en expressions de franchise; vous éblouirez les juges ¹.

Comme le plus beau privilège de la rhétorique est d'embellir et de défigurer, d'agrandir et de rappetisser tous les objets ², ne craignez pas de peindre votre adversaire sous de noires couleurs; trempez votre plume dans le fiel; ayez soin d'aggraver ses moindres fautes, d'empoisonner ses plus belles actions ³, de répandre des ombres sur son caractère: est-il circonspect et prudent? dites qu'il est suspect et capable de trahison ⁴.

Quelques orateurs couronnent la victime avant que de l'abattre à leurs pieds; ils commencent par donner des éloges à la partie adverse; et après avoir écarté loin d'eux tout soupçon de mauvaise foi, ils enfoncent à loisir le poignard dans son cœur ⁵. Si ce raffinement de méchanceté vous arrête, je vais mettre entre vos mains une arme tout aussi redoutable. Quand votre adversaire vous accablera du poids de ses raisons, au lieu de lui répondre, couvrez-le de ridicules, et vous lirez sa défaite dans les yeux de vos juges ⁶. S'il

¹ Aristot. *rhetor.* l. 1. c. 9. t. 2. p. 532.

² Isocr. *panegy.* t. 1. p. 123. Plat. in *Phædr.* t. 3. p. 267. Aristot. *rhetor.* l. 2. c. 18. p. 568. Sext. *Empir.* adv. *rhetor.* l. 2. p. 398.

³ Aristot. *ibid.* lib. 3. c. 18. t. 2. p. 606. Cicér. *orat.* c. 26. p. 441. *Id.* de *orat.* l. 2. c. 54. p. 244.

⁴ *Id.* *ibid.* lib. 3. c. 15. t. 3. p. 602.

⁵ *Id.* *ibid.* lib. 3. c. 18. t. 2. p. 606. Cicér. *orat.* c. 26. p. 441. *Id.* de *orat.* l. 2. c. 54. p. 244.

n'a fait que conseiller l'injustice, soutenez qu'il est plus coupable que s'il l'avoit commise; s'il n'a fait que suivre les conseils d'un autre, soutenez que l'exécution est plus criminelle que le conseil. C'est ce que j'ai vu pratiquer, il n'y a pas long-temps, par un de nos orateurs *, chargé de deux causes différentes ¹.

Les lois écrites vous sont-elles contraires? ayez recours à la loi naturelle; et montrez qu'elle est plus juste que les lois écrites. Si ces dernières vous sont favorables, représentez fortement aux juges, qu'ils ne peuvent, sous aucun prétexte, se dispenser de les suivre ².

Votre adversaire, en convenant de sa faute, prétendra peut-être que c'est par ignorance ou par hasard qu'il l'a commise; soutenez-lui que c'est de dessein prémédité ³. Offre-t-il le serment pour preuve de son innocence? dites, sans balancer, qu'il n'a d'autre intention que de se soustraire par un parjure, à la justice qui l'attend. Proposez-vous, de votre côté, de confirmer par un serment ce que vous venez d'avancer? dites qu'il n'y a rien de si religieux et de si noble, que de remettre ses intérêts entre les mains des dieux ⁴.

Si vous n'avez pas de témoins, tâchez de

* Léodamas poursuivant l'orateur Callistrate, et ensuite le general Chabrias.

¹ Aristot. rhet. lib. I. t. 2. c. 7. p. 527.

² Id. ibid. c. 15. t. 2. p. 543. Sext. Empir. adv.

rhetor. l. 2. p. 296.

³ Aristot. rhetor. ad Alexandr. c. 5. t. 2. p. 618.

⁴ Id. ibid. lib. I. c. 15. t. 2. p. 546. Quintil. lib. 5. c. 6.

diminuer la force de ce moyen; si vous en avez, n'oubliez rien pour le faire valoir. Vous est-il avantageux de soumettre à la question les esclaves de la partie adverse? dites que c'est la plus forte des preuves. Vous l'est-il que les vôtres n'y soient pas appliqués? dites que c'est la plus incertaine et la plus dangereuse de toutes ¹.

Ces moyens facilitent la victoire; mais il faut l'assurer. Pendant toute l'action, perdez plutôt de vue votre cause que vos juges: ce n'est qu'après les avoir terrasés, que vous triompherez de votre adversaire. Remplissez-les d'intérêt et de pitié en faveur de votre partie; que la douleur soit empreinte dans vos regards et dans les accens de votre voix. S'il versent une larme, si vous voyez la balance s'ébranler entre leurs mains, tombez sur eux avec toutes les fureurs de l'éloquence, associez leurs passions aux vôtres, soulevez contre votre ennemi leur mépris, leur indignation, leur colère ²; et s'il est distingué par ses emplois et par ses richesses, soulevez aussi leur jalousie, et rapportez-vous-en à la haine qui la suit de près ³.

¹ Aristot. rhetor. p. 544.

Quintil. ibid. c. 7.

² Id. ib. p. 545. Quintil.

l. 5. c. 4.

³ Id. ibid. lib. 3. c. 19.

t. 2. p. 607. Id. rhetor. ad

Alexandr. cap. 37. p. 646.

Cicer. de orat. lib. 2. c. 44.

p. 334. Id. orat. c. 37 et 38.

p. 451. Sext. Empir. adv.

gramm. l. 2. p. 290.

⁴ Id. ibid. l. 2. c. 10.

p. 562. Id. rhetor. ad Alex-

andr. p. 648. Cicer. de

orat. lib. 2. cap. 51. t. 1.

p. 240.

Tous ces préceptes, Léon, sont autant de chefs d'accusation contre l'art que vous professez. Jugez des effets qu'ils produisent, par la réponse effrayante d'un fameux avocat de Byzance, à qui je demandois dernièrement ce qu'en certains cas ordonnoient les lois de son pays. Ce que je veux, me dit-il ^{1. sup. 201b}

Léon vouloit rejeter uniquement sur les orateurs, les reproches que faisoit Pythodore à la rhétorique. Eh! non, reprit ce dernier avec chaleur; il s'agit ici des abus inhérens à cet art funeste: je vous rappelle ce qu'on trouve dans tous les traités de rhétorique, ce que pratiquent tous les jours les orateurs les plus accrédités, ce que tous les jours les instituteurs les plus éclairés nous ordonnent de pratiquer, ce que nous avons appris vous et moi dans notre enfance.

Rentrons dans ces lieux, où l'on prétend initier la jeunesse à l'art oratoire, comme s'il étoit question de dresser des histrions, des décorateurs et des athlètes. Voyez avec quelle importance on dirige leurs regards, leur voix, leur attitude, leurs gestes ²; avec quels pénibles travaux on leur apprend, tantôt à broyer les fausses couleurs dont ils doivent enluminer leur langage, tantôt à faire un mélange perfide de la trahison et de la force. Que

¹ Sext. Empir. adv. rhetor. l. 2. p. 297.

² Aristot. rhetor. lib. 3.

¹ C. I. p. 584. Cicer. de orat. l. 1. t. I. p. 434.

d'impostures! que de barbarie! Sont-ce là les ornemens de l'éloquence? est-ce là le cortège de l'innocence et de la vérité? Je me croyois dans leur asyle, et je me trouve dans un repaire affreux, où se distillent les poisons les plus subtils, et se forgent les armes les plus meurtrières: et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces armes et ces poisons se vendent sous la protection du gouvernement, et que l'admiration et le crédit sont la récompense de ceux qui en font l'usage le plus cruel.

Je n'ai pas voulu extraire le venin caché dans presque toutes les leçons de nos rhéteurs. Mais, dites-moi, quel est donc ce principe dont j'ai déjà parlé, et sur lequel porte l'édifice de la rhétorique, qu'il faut émuouvoir fortement les juges? eh! pourquoi les émuouvoir? Juste ciel! eux qu'il faudroit calmer, s'ils étoient émus! eux qui n'eurent jamais tant besoin du repos des sens et de l'esprit! Quoi! tandis qu'il est reconnu sur toute la terre, que les passions pervertissent le jugement, et changent à nos yeux la nature des choses ¹, on prescrit à l'orateur de remuer les passions dans son ame, dans celles de ses auditeurs, dans celles de ses juges ²; et l'on a le front de soutenir que de tant de mouvemens impétueux et désordonnés, il peut résulter une décision équitable!

¹ Aristot. rhetor. lib. I. c. 2. t. 2. p. 515; l. 2. c. I. p. 547.

² Id. ibid. lib. 3. c. 7. p. 590. Cicer. orat. c. 33. l. I. p. 451.

Allons dans les lieux où se discutent les grands intérêts de l'état. Qu'y verrons-nous? des éclairs, des foudres partir du haut de la tribune, pour allumer des passions violentes et produire des ravages horribles; un peuple imbecille venir chercher des louanges qui le rendent insolent, et des émotions qui le rendent injuste; des orateurs nous avertir sans cesse d'être en garde contre l'éloquence de leurs adversaires. Elle est donc bien dangereuse cette éloquence! Cependant elle seule nous gouverne, et l'état est perdu.

Il est un autre genre que cultivent des orateurs dont tout le mérite est d'appareiller les mensonges les plus révoltans, et les hyperboles les plus outrées, pour célébrer des hommes ordinaires et souvent méprisables. Quand cette espèce d'adulation s'introduisit, la vertu dut renoncer aux louanges des hommes. Mais je ne parlerai point de ces viles productions; que ceux qui ont le courage de les lire, aient celui de les louer ou de les blâmer.

Il suit de là que la justice est sans cesse outragée dans son sanctuaire, l'état dans nos assemblées générales, la vérité dans les panégyriques et les oraisons funèbres. Certes, on a bien raison de dire que la rhétorique s'est perfectionnée dans ce siècle; car je défie les

¹ Plat. in Gorg. t. I. c. 7. t. 3. p. 244.
p. 466. Cicer. pro Flacc.

siècles suivans d'ajouter un degré d'atrocité à ses noirceurs.

A ces mots, un Athénien qui se préparoit depuis long-temps à haranguer quelque jour le peuple, dit avec un sourire dédaigneux: Pythodore condamne donc l'éloquence? Non, répondit-il; mais je condamne cette rhétorique, qui entraîne nécessairement l'abus de l'éloquence. Vous avez sans doute vos raisons, reprit le premier, pour proscrire les grâces du langage. Cependant on a toujours dit, et l'on dira toujours, que la principale attention de l'orateur doit être de s'insinuer auprès de ceux qui l'écoutent, en flattant leurs oreilles. Et moi je dirai toujours, répliqua Pythodore, que plutôt la raison et la probité répondront toujours, que la plus belle fonction, l'unique devoir de l'orateur est d'éclairer les juges.

Et comment voulez-vous qu'on les éclaire, dit avec impatience un autre Athénien, qui devoit à l'adresse des évocats le gain de plusieurs procès? Comme on les éclaire à l'Agréopage, répartit Pythodore, où l'orateur, sans mouvement et sans passions, se contente d'exposer les faits, le plus simplement et le plus sèchement qu'il est possible²; comme on les éclaire en Crète, à Lacédémone, et dans d'au-

¹ Cicer. de opt. gen. orat. c. I. t. I. p. 541. Id. de clar. orat. c. 21. p. 354. Id. orat. c. 44. p. 456. etc.

² Lys. adv. Sim. p. 88. Aristot. rhetor. l. I. c. I. t. 2. p. 512.

tres républiques, où l'on défend à l'avocat d'émouvoir ceux qui l'écoutent¹; comme on les éclaircit parmi nous, il n'y a pas un siècle, lorsque les parties, obligées de défendre elles-mêmes leurs causes, ne pouvoient prononcer des discours composés par des plumes éloquentes².

Je reviens à ma première proposition. J'avois avancé que l'art des rhéteurs n'est pas essentiellement distingué de celui des sophistes³; je l'ai prouvé en montrant que l'un et l'autre, non-seulement dans leurs effets, mais encore dans leurs principes, tendent au même but par des voies également insidieuses. S'il existe entre eux quelque différence, c'est que l'orateur s'attache plus à exciter nos passions, et le sophiste à les calmer⁴.

Au reste, j'aperçois Léon prêt à fondre sur moi avec l'attirail pompeux et menaçant de la rhétorique. Je le prie de se renfermer dans la question, et de considérer que les coups qu'il m'adressera, tomberont en même temps sur plusieurs excellens philosophes. J'aurois pu en effet citer en ma faveur les témoignages de Platon et d'Aristote⁵; mais de si grandes

¹ Aristot. *Ibid.* Sext. Empir. adv. rhet. lib. 2. p. 292.

² Cicér. de clar. orat. c. 12. t. I. p. 346. Quintil. l. 2. c. 15. p. 123. Empir. *Ibid.* p. 304.

³ Plat. in Gorg. t. 7.

p. 520. Cicér. orat. cap. 19. t. I. p. 434.

⁵ Plat. in Gorg. t. I. p. 463. Aristot. rhetor. l. 2. c. 24. p. 581; lib. 3. c. I. p. 584.

autorités sont inutiles, quand on a de si solides raisons à produire.

Pythodore eut à peine achevé, que Léon entreprit la défense de la rhétorique; mais comme il étoit tard, nous primes le parti de nous retirer.

CHAPITRE LIX.

Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium. Discours de Platon sur la formation du monde.

J'AVOIS souvent passé des saisons entières en différentes maisons de campagne. J'avois souvent traversé l'Attique. Je rassemble ici les singularités qui m'ont frappé dans mes courses.

Les champs se trouvent séparés les uns des autres par des haies ou par des murailles¹. C'est une sage institution que de désigner, comme on fait, ceux qui sont hypothéqués, par de petites colonnes chargées d'une inscription qui rappelle les obligations contractées avec un premier créancier. De pareilles colonnes placées devant les maisons, montrent à tous les yeux qu'elles sont engagées²; et le prêteur

¹ Lys. de sacr. oliv. p. 144. Demosth. in Callicl. p. 1116 et 1117. Harpocr. et Suid. in *Aévet*.

² Harpocr. in *Asiet*. Id.

Hesych. et Suid. in *Oros*. Poll. lib. 3. cap. 9. §. 85. Duport. in Theophr. charact. c. 10. p. 360.